


Antillais et Africains

PAR FRANTZ FANON

IL y a deux ans, je terminais un ouvrage¹ sur le problème de l'homme de couleur dans le monde blanc. Je savais qu'il ne fallait absolument pas amputer la réalité. Je n'ignorais point qu'au sein même du « peuple noir », cette entité, se pouvaient distinguer des mouvements malheureusement fort inesthétiques. Je veux dire, par exemple, que souvent l'ennemi du nègre n'est pas le blanc, mais son congénère. C'est pourquoi je signalais la possibilité d'une étude qui contribuerait à la dissolution des complexes affectifs susceptibles d'opposer Antillais et Africains.



Avant d'entrer dans le débat nous voudrions faire remarquer que cette histoire de nègre est une sale histoire. Une histoire à vous soulever l'estomac. Une histoire en face de laquelle on se trouve totalement démuné si on accepte les prémisses des salauds. Et quand je dis que l'expression : « peuple noir » est une entité, j'indique par là que, les influences culturelles exclues, il ne reste plus rien. Il y a autant de différence entre un Antillais et un Dakarien qu'entre un Brésilien et un Madrilène. Ce qu'on cherche en englobant tous les nègres sous le terme « peuple noir » c'est à leur enlever toute possibilité d'expression individuelle. Ce qu'on cherche ainsi, c'est à les mettre dans l'obligation de répondre à l'idée qu'on se fait d'eux. Que serait le « peuple blanc » ? Ne voit-on donc pas qu'il ne peut y avoir qu'une race blanche ? Faut-il donc que j'explique la différence qui existe entre nation, peuple, patrie, communauté ? Quand on dit « peuple noir », on suppose systématiquement que tous les noirs sont d'accord sur certaines choses ; qu'il existe, entre eux, un principe de

1. *Peau noire et masques blancs* (coll. *Esprit*, éd. du Seuil).

communio. La vérité est qu'il n'y a rien, *a priori*, qui puisse laisser supposer l'existence d'un peuple noir. Qu'il y ait un peuple africain, je le crois ; qu'il y ait un peuple antillais, je le crois¹. Mais quand on me parle de « peuple noir » j'essaie de comprendre. Alors, malheureusement, je comprends qu'il y a là une source de conflits. Alors j'essaie de détruire cette source.

On me verra employer des termes comme : culpabilité métaphysique ou folie de pureté. Je demanderai au lecteur de ne point s'en étonner : ce sera exact dans la mesure où l'on comprendra que l'important ne pouvant être atteint ou, plus précisément, l'important n'étant pas souhaité, c'est sur le contingent que l'on se rabat. C'est une des lois de la récrimination et de la mauvaise foi. Retrouver l'important sous le contingent, telle est l'urgence.

De quoi est-il question ici ? Je dis qu'en quinze ans il s'est produit une révolution dans les relations antillo-africaines. Je veux montrer en quoi consiste cet événement.

En Martinique, il est rare de constater des positions raciales tenaces. Le problème racial est recouvert par une discrimination économique et, dans une classe sociale déterminée, il est surtout producteur d'anecdotes. Les relations ne sont pas altérées par les accentuations épidermiques. En dépit de la plus ou moins grande charge de mélanine, il existe un accord tacite permettant aux uns et aux autres de se reconnaître comme médecins, commerçants, ouvriers. Un noir ouvrier sera du côté du mulâtre ouvrier contre le noir bourgeois. On a ici la preuve que les histoires raciales ne sont qu'une superstructure, qu'un manteau, qu'une sourde émanation idéologique revêtant une réalité économique.

Là-bas, quand on remarque que tel individu est tout de même très noir on le fait sans mépris, sans haine. Il faut être habitué à ce qu'on appelle l'esprit martiniquais pour saisir ce qui se passe. Jankélévitch a montré que l'ironie était une des formes de la bonne conscience. Il est exact que l'ironie aux Antilles est un mécanisme de défense contre la névrose. Un Antillais, principalement un intellectuel qui ne se trouve plus sur le plan de l'ironie, découvre sa négritude. Ainsi donc, alors qu'en Europe l'ironie protège de l'angoisse existentielle, en Martinique elle protège de la prise de conscience de la négritude. La mission consiste à déplacer le problème, à mettre le contingent à sa place et à laisser au Martiniquais le choix des

1. Disons que les concessions que nous avons faites sont fictives. Philosophiquement et politiquement il n'y a pas de peuple africain, mais un monde africain. De même un monde antillais. Par contre, on peut dire qu'il existe un peuple juif ; mais pas de race juive.

valeurs suprêmes. On voit tout ce qu'on pourrait dire en envisageant cette situation à partir des étapes kierkegaardiennes. On voit aussi qu'une étude de l'ironie aux Antilles est capitale pour la sociologie de cette région. Presque toujours l'agressivité là-bas est ouatée d'ironie¹.

Pour faciliter notre exposé, il nous semble intéressant de distinguer dans l'histoire antillaise deux périodes : avant et après la guerre de 1939-1945.

Avant la guerre

Avant 1939, l'Antillais se disait heureux², tout au moins croyait l'être. Il votait, allait à l'école quand il le pouvait, suivait les processions, aimait le rhum et dansait la biquine. Ceux qui avaient le privilège d'aller en France parlaient de Paris, de Paris, enfin de la France. Et ceux qui n'avaient pas le privilège de connaître Paris se laissaient bercer.

Il y avait aussi les fonctionnaires travaillant en Afrique. A travers eux on voyait un pays de sauvages, de barbares, d'indigènes, de boys. Il faut dire certaines choses si l'on ne veut pas fausser le problème. Le fonctionnaire métropolitain, revenant d'Afrique, nous a habitués à des clichés : sorciers, féticheurs, tam-tam, bonhomie, fidélité, respect du blanc, arriération. Le drame c'est que le fonctionnaire antillais ne parle pas autrement de l'Afrique et, comme le fonctionnaire c'est non seulement l'administrateur des colonies, mais le gendarme, le douanier, le greffier, le militaire, à tous les échelons de la société antillaise se forme, se systématise, se durcit un irréductible sentiment de supériorité sur l'Africain. Chez tout Antillais, avant la guerre de 1939, il n'y avait pas seulement la certitude d'une supériorité sur l'Africain, mais celle d'une différence fondamentale. L'Africain était un nègre et l'Antillais un Européen.

Ces choses, tout le monde a l'air de ne les point ignorer, mais en vérité on n'en tient absolument pas compte.

Avant 1939, l'Antillais engagé volontaire dans la Coloniale, illettré ou sachant lire et écrire, servait dans une unité européenne, alors que l'Africain, à l'exception des originaires des cinq territoires, servait dans une unité indigène. Le résultat sur lequel nous voulons attirer l'attention c'est que, quel que fût le domaine considéré, l'Antillais

1. Voir par exemple le Carnaval et les chansons composées à cette occasion.

2. On pourrait dire : comme la petite bourgeoise française à cette époque, mais ce n'est pas là notre perspective. Ce que nous voulons ici c'est étudier le changement d'attitude de l'Antillais vis-à-vis de la négritude.

FRANTZ FANON

était supérieur à l'Africain, d'une autre essence, assimilé au métropolitain. Mais comme à l'extérieur il était un tout petit peu africain, puisque, ma foi, noir, il était obligé — réaction normale dans l'économie psychologique — de durcir ses frontières afin d'être à l'abri de toute méprise.

Disons que, non content d'être supérieur à l'Africain, l'Antillais le méprisait, et si le blanc pouvait se permettre certaines libertés avec l'indigène, l'Antillais, lui, ne le pouvait absolument pas. C'est que, entre blancs et Africains, il n'y avait pas besoin de rappel à l'ordre, ça crevait les yeux. Mais quel drame si tout à coup l'Antillais était pris pour un Africain !...

Disons aussi que cette position de l'Antillais était authentifiée par l'Européen. L'Antillais n'était pas un nègre, c'était un Antillais, c'est-à-dire un quasi-métropolitain. Par cette attitude le blanc donnait raison à l'Antillais dans son mépris de l'Africain. En somme le nègre habitait l'Afrique.

En France, avant 1940, quand on présentait un Antillais dans une société bordelaise ou parisienne on ajoutait toujours : originaire de la Martinique. Je dis Martinique car, s'en est-on aperçu ? la Guadeloupe, on ne saura jamais pourquoi, était considérée comme un pays de sauvages. Aujourd'hui encore il nous arrive, en 1952, d'entendre un Martiniquais nous affirmer qu'ils (les Guadeloupéens) sont plus sauvages que nous.

L'Africain, lui, était en Afrique le représentant réel de la race nègre. D'ailleurs, lorsqu'un patron réclamait un trop lourd effort à un Martiniquais il se voyait répondre : « Si vous voulez un nègre, allez le chercher en Afrique », entendant par là que les esclaves et les travailleurs de force se recrutaient ailleurs. Là-bas, chez les nègres.

L'Africain, lui, inférieur, méprisé, à part quelques rares « évolués », croupissait dans le labyrinthe de son épiderme. Comme on le voit, les positions étaient nettes : d'un côté le nègre, l'Africain ; de l'autre l'Européen et l'Antillais. L'Antillais était un noir, mais le nègre était en Afrique.

En 1939, aucun Antillais aux Antilles ne se déclarait nègre, ne se réclamait nègre. Quand il le faisait, c'était toujours dans ses relations avec un blanc. C'est le blanc, le « mauvais blanc » qui l'obligeait à revendiquer sa couleur, plus véritablement à la défendre. Mais on peut affirmer qu'aux Antilles, en 1939, aucune revendication spontanée de la négritude ne jaillissait.

C'est alors que successivement vont se produire trois événements.

Et d'abord l'arrivée de Césaire.

Pour la première fois, on verra un professeur de lycée, donc apparemment un homme digne, simplement dire à la société antillaise « qu'il est beau et bon d'être nègre ». Pour sûr, c'était un scandale. On a raconté à cette époque qu'il était un peu fou et ses camarades de promotion se faisaient fort de donner des détails sur sa prétendue maladie.

Quoi de plus grotesque, en effet, qu'un homme instruit, un diplômé, ayant donc compris pas mal de choses, entre autres que « c'était un malheur d'être nègre », clamant que sa peau est belle et que le « grand trou noir » est source de vérité ? Ni les mulâtres, ni les nègres ne comprirent ce délire. Les mulâtres parce qu'ils s'étaient échappés de la nuit, les nègres parce qu'ils aspiraient à en sortir. Deux siècles de vérité blanche donnaient tort à cet homme. Il fallait qu'il fût fou car il ne pouvait être question qu'il eût raison.

L'émoi apaisé, tout sembla reprendre son allure première... Et Césaire allait avoir tort quand le deuxième événement se produisit : je veux parler de la défaite française.

La France vaincue, l'Antillais, en un sens, assistait au meurtre du père. Cette défaite nationale aurait pu être vécue comme elle le fut dans la métropole, mais une bonne partie de la flotte française resta bloquée aux Antilles pendant les quatre années de l'occupation allemande. Ici, je voudrais attirer l'attention du lecteur. Je crois qu'il est nécessaire de saisir l'importance historique de ces quatre années.

Avant 1939, il y avait en Martinique environ deux mille Européens. Ces Européens avaient des fonctions définies, étaient intégrés à la vie sociale, intéressés à l'économie du pays. Or du jour au lendemain, la seule ville de Fort-de-France fut submergée par près de dix mille Européens à mentalité raciste certaine mais jusqu'alors latente. Je veux dire que les marins du *Béarn* ou de l'*Emile-Bertin*, auparavant à Fort-de-France pendant huit jours n'avaient pas le temps de manifester leurs préjugés raciaux. Les quatre années pendant lesquelles ils furent obligés de vivre fermés sur eux-mêmes, inactifs, en proie à l'angoisse quand ils songeaient à leurs parents laissés en France, victimes souvent du désespoir quant à l'avenir, leur permirent de jeter bas un masque, tout compte fait assez superficiel et de se comporter en « authentiques racistes ».

Ajoutons que l'économie antillaise subit un rude coup, car il fallut/trouver, là encore sans transition, alors qu'aucune importation n'était possible, de quoi nourrir dix mille hommes. De plus, beaucoup de ces marins et militaires purent faire venir leur femme et leurs enfants qu'il fallut loger. La Martinique eut sa crise de logement après sa

crise économique. Le Martiniquais tint pour responsables de tout cela ces blancs racistes. L'Antillais, devant ces hommes qui le méprisaient, se mit à douter de ses valeurs. L'Antillais faisait sa première expérience métaphysique.

Et puis ce fut la France libre. De Gaulle, à Londres, parlait de trahison, de militaires qui rendaient leur épée avant même de l'avoir tirée. Tout cela contribua à persuader les Antillais que la France, la leur, n'avait pas perdu la guerre mais que des traîtres l'avaient vendue. Et ces traîtres où étaient-ils, sinon camouflés aux Antilles ? Et l'on vit cette chose extraordinaire : des Antillais refusant de se découvrir pendant l'exécution de la *Marseillaise*. Quel Antillais ne se rappelle ces jeudis soirs où, sur l'esplanade de la Savane, des patrouilles de marins armés réclamaient le silence et le garde-à-vous quand on jouait l'hymne national ? Que s'était-il donc passé ?

Par un processus qui est facile à comprendre, les Antillais avaient assimilé la France des marins à la mauvaise France et la *Marseillaise* que respectaient ces hommes n'était pas la leur. Il ne faut pas oublier que ces militaires étaient racistes. Or « il ne fait de doute pour personne que le véritable Français n'est pas raciste, c'est-à-dire ne considère pas l'Antillais comme un nègre ». Puisqu'eux le faisaient c'est qu'ils n'étaient pas de véritables Français. Qui sait, peut-être des Allemands ? Et de fait, systématiquement, le marin fut considéré comme un Allemand. Mais la conséquence qui nous intéresse est la suivante : devant dix mille racistes, l'Antillais se trouva obligé de se défendre. Sans Césaire cela lui aurait été difficile. Or, Césaire était là et l'on entonna avec lui ce chant, autrefois odieux, qu'il est beau et bon et bien d'être nègre !...

Pendant deux ans l'Antillais défendit pied à pied sa « couleur vertueuse » et sans s'en douter dansait au-dessus du précipice. Car enfin, si la couleur noire est vertueuse, je serai d'autant plus vertueux que je serai noir ! Alors sortirent de l'ombre les très noirs, les « bleus », les purs. Et Césaire, chantre fidèle, répétait : « qu'on a beau peindre blanc le tronc de l'arbre, les racines en-dessous demeurent noires ». Alors il devint réel que non seulement le noir-couleur était valorisé, mais le noir-fiction, le noir-idéal, le noir dans l'absolu, le noir-primitif, le nègre. Qu'était-ce, sinon provoquer chez l'Antillais une refonte totale de son monde, une métamorphose de son corps ? Qu'était-ce, sinon exiger de lui une activité axiologique inversée, une valorisation du rejeté ?

Mais l'histoire continuait. En 1943, lassés par un ostracisme auquel ils n'étaient pas habitués, irrités, affamés, les Antillais, autrefois répartis en groupes sociologiques fermés, brisaient toutes barrières, se mettaient d'accord

sur certaines choses, entre autres que ces Allemands avaient dépassé les limites et arrachaient, appuyés par l'armée locale, le ralliement à la France libre. L'amiral Robert, « cet autre Allemand », cédait. C'est ici que se situe le troisième événement.

On peut dire que les manifestations de la Libération, qui eurent lieu aux Antilles, en tout cas en Martinique, dans les mois de juillet et d'août 1943, furent la conséquence de la naissance du prolétariat. La Martinique systématisait pour la première fois sa conscience politique. Il est logique que les élections qui suivirent la Libération aient délégué deux députés communistes sur trois. En Martinique, la première expérience métaphysique, ou si l'on préfère ontologique, coïncida avec la première expérience politique. Comte faisait du prolétaire un philosophe systématique, le prolétaire martiniquais, lui, est un nègre systématisé.

Après la guerre

Ainsi donc l'Antillais, après 1945, a changé ses valeurs. Alors qu'avant 1939 il avait les yeux fixés sur l'Europe blanche, alors que pour lui le bien était l'évasion hors de sa couleur, il se découvre en 1945, non seulement un noir, mais un nègre et c'est vers la lointaine Afrique qu'il lancera désormais ses pseudopodes. L'Antillais en France rappelait à tout instant qu'il n'était pas un nègre ; à partir de 1945, l'Antillais, en France, rappellera à tout instant qu'il est un nègre.

Pendant ce temps l'Africain continuait sa route. Il n'était pas déchiré, il n'avait pas à se situer simultanément vis-à-vis de l'Antillais et vis-à-vis de l'Européen. Ces derniers étaient à mettre dans le même sac, le sac des affameurs, des exploiters, des salauds. Il y avait eu bien sûr Eboué, Antillais cependant, qui, à la conférence de Brazzaville, avait parlé aux Africains en leur disant : « Mes chers frères. » Et cette fraternité n'était pas évangélique, elle était basée sur la couleur. Les Africains avaient adopté Eboué. Il était leur. Les autres Antillais pouvaient venir, leurs prétentions de toubabs étaient connues. Or, à leur grand étonnement, les Antillais arrivant en Afrique après 1945, se présentèrent les mains suppliantes, le dos courbé, effondrés. Ils arrivaient en Afrique le cœur chargé d'espoir, désireux de retrouver la source, de se nourrir aux authentiques mamelles de la terre africaine. Les Antillais, fonctionnaires et militaires, avocats et médecins, débarquant à Dakar, étaient malheureux de n'être pas assez noirs. Il y a quinze ans, ils disaient aux Européens : « Ne faites pas attention à ma peau noire, c'est le soleil qui m'a brûlé,

mon âme est blanche comme la vôtre. » A partir de 1945, ils changent de propos. Ils disent aux Africains : « Ne faites pas attention à ma peau blanche, mon âme est noire comme la vôtre et c'est ce qui importe. »

Mais les Africains leur en voulaient trop pour que le bouleversement fût aussi facile. Reconnus dans leur noirceur, dans leur obscurité, dans ce qui, il y a quinze ans, était la faute, ils dénièrent à l'Antillais toute velléité dans ce domaine. Ils se découvraient enfin possesseurs de la vérité, porteurs séculaires d'une inaltérable pureté. Ils renvoyèrent l'Antillais de l'autre côté en lui rappelant qu'eux n'avaient pas déserté, qu'eux n'avaient pas trahi, qu'ils avaient peiné, souffert, lutté sur la terre africaine. L'Antillais avait dit non au blanc, l'Africain disait non à l'Antillais.

Ce dernier faisait sa deuxième expérience métaphysique. Il ressentit alors le désespoir. Hanté par l'impureté, accablé par la faute, sillonné par la culpabilité, il vécut le drame de n'être ni blanc ni nègre.

Il cria, composa des poèmes, chanta l'Afrique, l'Afrique terre dure et belle, l'Afrique explosion de colère, affairément tumultueux, éclaboussement, l'Afrique terre de vérité. A l'Institut des Langues Orientales à Paris il apprit le Bambara. L'Africain, dans sa majesté, condamnait toutes ces démarches. L'Africain prenait sa revanche et l'Antillais payait...

Si nous essayons maintenant d'expliquer et de résumer la situation, nous pouvons dire qu'en Martinique, avant 1939, il n'y avait pas d'un côté le nègre et de l'autre côté le blanc, mais des gammes colorées dont il était facile de franchir rapidement les intervalles. Il suffisait d'avoir des enfants avec un moins noir que soi. Il n'y avait pas de barrière raciale, pas de discriminations. Il y avait ce piment ironique, si caractéristique de la mentalité martiniquaise.

Mais en Afrique, la discrimination était réelle. Là-bas le nègre, l'Africain, l'indigène, le noir, le sale était rejeté, méprisé, maudit. Là-bas il y avait amputation, il y avait méconnaissance d'humanité.

Jusqu'en 1939 l'Antillais vivait, pensait, rêvait (nous l'avons montré dans notre essai *Peau noire, masques blancs*), composait des poèmes, écrivait des romans exactement comme l'aurait fait un blanc. On comprend maintenant pourquoi il ne lui était pas possible de chanter comme les poètes africains la nuit noire, « La femme noire aux talons roses ». Avant Césaire la littérature antillaise est une littérature d'Européens. L'Antillais s'identifiait au blanc, adoptait une attitude de blanc, « était un blanc ».

Après que l'Antillais fut obligé, sous la pression d'Européens racistes, d'abandonner des positions somme toute

ANTILLAIS ET AFRICAINS.

fragiles, puisque absurdes, puisque inexactes, puisque aliénantes, va naître une nouvelle génération. L'Antillais 1945 est un nègre...

Il y a dans *Cahier d'un retour au pays natal* une période africaine car :

A force de penser au Congo

Je suis devenu un Congo bruissant de forêts et de fleuves ¹.

Alors, tourné vers l'Afrique, l'Antillais va la héler. Il se découvre fils d'esclaves transplanté, il sent la vibration de l'Afrique au plus profond de son corps et n'aspire qu'à une chose : qu'à plonger dans le grand « trou noir ».

Il semble donc que l'Antillais, après la grande erreur blanche, soit en train de vivre maintenant dans le grand mirage noir.

FRANTZ FANON.

1. *Cahier d'un retour au pays natal*. Page 49.